

Le mâle

quitte

l'angle mort

Les études de genre se sont longtemps focalisées sur les femmes. Pourquoi les chercheurs ont-ils mis tant de temps à s'intéresser également au masculin ?

MARION ROUSSET

En 2019, l'université Stony Brook de Long Island, dans l'Etat de New York, accueillera le premier master de « Masculinity studies », qui permettra aux étudiants de décrocher un diplôme dans cette matière. C'est sur ce site qu'avait été créé, en 2013, le Centre pour l'étude des hommes et des masculinités. Autant dire que les recherches tournées vers cette partie de l'humanité se sont structurées bien plus tard, aux Etats-Unis, que les Women's studies, introduites au début des années 1970 et enseignées aujourd'hui dans des centaines d'universités américaines.

En France, l'offre évolue encore plus lentement. Près de cinquante ans après la création du Centre d'études féminines et d'études de genre, fondé à l'université Paris-VIII-Vincennes en 1974 par l'écrivaine Hélène Cixous, la question de la masculinité émerge à peine au sein de l'institution. Le sociologue Eric Fassin constate ainsi que « les études sur les hommes ont longtemps été caractérisées par une invisibilité marquante. Les travaux s'inscrivent dans la perspective des études de genre se sont focalisés dans un premier temps sur les femmes et les enjeux socioculturels de la féminité ».

CATÉGORIES MAJORITAIRES

Pendant des décennies n'ont eu lieu en France qu'une poignée de travaux isolés, comme ceux de Nadine Le Faucheur et George Falconnnet, Daniel Welzer-Lang, Anne-Marie Devreux ou Christine Castelain-Meunier. Le sujet n'est sorti de l'ombre que ces dernières années. En 2013, l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) a accueilli un premier colloque international sur « Les masculinités au prisme de l'hégémonie », qui a été suivi d'un séminaire intitulé « Approches critiques des masculinités » organisé par Gianfranco Rebutini, Florian Vörös et Mélanie Gourarier. « C'est un champ encore très peu structuré mais les choses évoluent, témoigne cette anthropolo-

gue, auteure d'*Alpha mâle. Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes* (Seuil, 2017). Il y a deux ans, les propositions de master sur les masculinités étaient extrêmement rares. Aujourd'hui, nous en recevons plus de dix par an, ce qui représente un peu plus d'un quart des sujets. »

Mélanie Gourarier fait partie d'un noyau de jeunes chercheurs qui a éclos dans la dernière décennie. « Quand j'ai commencé ma thèse sur le coaching en séduction hétérosexuelle, je n'avais pas conscience de travailler sur la masculinité, témoigne-t-elle. Pourtant, j'étais la seule femme parmi des groupes d'hommes. En sciences sociales, la majorité des travaux portent sur des hommes, mais sans que cette question de la masculinité soit jamais spécifiée... »

Un tel retard a de quoi étonner. Longtemps, les travaux sur les femmes se sont accumulés tandis que les chercheurs ignoraient le « premier sexe », selon la formule de l'historien André Rauch. « On a commencé par s'intéresser aux minorités, puis, dans un deuxième temps, on a interrogé les catégories majoritaires – hommes, blancs, hétérosexuels », relève Eric Fassin. Au départ, l'histoire des mâles n'apparaissait pas problématique car elle se présentait comme l'histoire tout court. Tant que les effets de la domination sur les femmes n'avaient pas été mis en lumière, la catégorie « homme » passait pour universelle.

Pour le philosophe Thierry Hoquet, le vocabulaire a conforté cette illusion d'universalité. « Le terme "homme" crée une confusion entre le masculin et l'être humain, souligne-t-il. Il a contribué à obscurcir le retour critique sur la masculinité en en faisant une catégorie non problématique. On cite souvent une phrase de Lévi-Strauss qui raconte comment, alors que les hommes étaient partis en pirogue, il resta "seul" avec les femmes et les enfants dans un village qu'il présente comme désert. »

Si les hommes n'ont pas pris à bras-le-corps cette question qui, pourtant, les concerne, c'est sans doute parce que leur position sociale privilégiée ne les incitait pas à déstabiliser l'édifice. « Les femmes avaient intérêt à remettre en cause l'éternel féminin tant il les enfermait, résume la philosophe Olivia Gazalé, auteure du *Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes* (Robert Laffont, 2017). Les hommes ont eu plus de mal à comprendre que le modèle de la virilité les opprimait eux aussi. » « Un mouvement de libération nationale s'occupe rarement de la psychologie des occupants », ajoute la sociologue Nadine Le Faucheur, qui fut, avec Georges Falconnnet, l'une des premières à se pencher sur le sujet, en pleine révolution féministe, avec *La Fabrication des mâles* (Seuil, 1975).

L'appréhension française vis-à-vis des apports anglo-saxons n'a sans doute pas aidé à l'émergence de ces questions dans l'Hexagone. C'est en effet dans les pays anglophones que les études sur les masculinités ont pris leur essor, grâce aux travaux du sociologue américain Michael Kimmel, coauteur de *Men's Lives* (Macmillan, 1989, non traduit), et de l'Australienne Raewyn Connell, qui, en 1995, posait avec l'ouvrage *Masculinités* (éditions Amsterdam, 2014) les bases d'une théorie critique. Enfin, la figure tutélaire de Pierre Bourdieu, qui occupait en France une place à part, a freiné l'importation d'outils féconds. « *Le contexte scientifique, qui était marqué par l'ouvrage La Domination masculine, de Bourdieu [Seuil, 1998], a rendu difficile l'intégration du concept de "masculinité hégémonique" développé par Raewyn Connell, qui permet de penser la pluralité des rapports de domination, y compris ceux qui s'exercent entre hommes, sur des hommes* », souligne Mélanie Gourarier.

« PANIQUE MORALE »

A en croire certains, l'institution universitaire résisterait en outre à accueillir ces sujets jugés sensibles, en particulier dans le contexte post-Manif pour tous. Sylvie Ayrat, docteure en science de l'éducation, affirme avoir été « *barrée de partout* » après avoir publié *La Fabrique des garçons* (PUF, 2011), un ouvrage couronné par le Prix *Le Monde* de la recherche universitaire. « *L'université*

ne m'a pas demandé la moindre intervention à la suite de mes travaux et, lorsque j'ai envoyé des candidatures spontanées pour donner des conférences, je n'ai même pas eu d'accusé de réception, explique-t-elle. Quant à l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM), il a annulé sa venue deux jours avant sur décision du directeur qui trouvait le sujet délicat. L'idée que l'on puisse déviriliser les garçons suscite une panique morale et renvoie à la crainte que la société s'écroule. »

Pour l'anthropologue Mélanie Gourarier, l'affaire Weinstein est cependant le symptôme d'une évolution. « *Parce qu'on est de plus en plus sensibilisé à la construction sociale de la masculinité, des situations qui étaient jusqu'alors invisibles car acceptées deviennent soudain insupportables et se disent enfin.* » Orienter l'attention vers la catégorie des hommes, c'est aussi permettre que les efforts pour accéder à l'égalité ne reposent plus seulement sur les épaules des femmes. Quand Josselin Tricou parle autour de lui de sa thèse en préparation sur « *Les masculinités sacerdotales dans l'Eglise catholique* », ses interlocuteurs évoquent souvent spontanément l'absence des femmes dans le clergé. La réponse qu'il a l'habitude de faire ouvre un nouvel horizon de réflexion. « *Le problème, ce n'est pas que les femmes n'aient pas de place, mais que les hommes prennent toute la place.* » ♦

RÉSONANCES

PAR EMMANUELLE LOYER,
HISTORIENNE

« CHARLIE » LES YEUX OUVERTS

Ce qui fait de nous des contemporains ? Une expérience et des représentations communes, quelques principes et, parfois, presque à chaque génération depuis deux siècles, l'Histoire avec sa grande hache, comme dit Georges Perec. Pour nous qui n'avons connu ni la seconde guerre mondiale, ni les conflits de décolonisation, ni mai 1968, il y eut l'automne 1989, la chute du mur de Berlin qui, dans son imprévisibilité foudroyante, son incarnation iconique instantanée – Rostropovitch et son violoncelle –, ses effets de longue portée, cochant toutes les cases de l'événement. Plus tard, au XXI^e siècle, il y eut le 11 septembre 2001 et sa déclinaison très française : les attentats parisiens de 2015, dont le premier coup fut frappé le 7 janvier dans la centrale, alors en désuétude, d'un humour à la fois daté (les années 1970) et incarnant une tradition nationale (le rire violent et politique) : la rédaction de *Charlie Hebdo*.

Que s'est-il passé ? Les événements les plus importants se laissent difficilement cerner par leurs causes. Ils surgissent tout armés et produisent, dans ce cas, sidération, effroi, fascination révoltée et silence ou, au contraire, bavardage compulsif ; puis on continue à vivre, puisqu'il le faut bien. Philippe Lançon, compagnon de route fidèle mais exotique de *Charlie Hebdo*, y était ce

jour-là. Trois ans plus tard et cinq cents pages plus loin, il publie un de ces témoignages qui forcent les portes de la littérature. Témoignage, car son auteur fut, au sens propre, traversé par l'événement, sa mâchoire arrachée par la balle d'une kalachnikov.

« UNE GUEULE DE MÉTAPHORE »

C'est un récit d'outre-tombe, s'adressant aux vivants mais parlant au nom des morts. *Le Lambeau* (Gallimard, 512 pages, 21 euros) est raconté depuis une chambre de l'hôpital de la Salpêtrière, puis d'une, hautement symbolique, de l'hôpital des Invalides. D'une factualité précise, maniaque, hérissée contre toute surenchère métaphysique ou affective, il enregistre l'installation de la guerre au cœur de nos sociétés en paix et l'obsolescence du monde d'avant ; la fin d'un monde en tout cas, « *le nôtre peut-être* », celui de l'après-68, mais, plus largement, celui de tout le siècle qui nous a précédés. Sa mâchoire, écrit-il, « *avait une gueule de métaphore* » – métaphore d'un gâchis, d'une logique de boomerang que le récit énonce, en passant, « *comme si ces tueurs n'étaient pas une conséquence désastreuse de ce que nous sommes, de ce que nous vivons* ». Lançon ne se presse pourtant pas de produire des interprétations. Dans l'univers hypermédiatisé qui entoure sa bulle hospitalière, elles pullulent et elles encombrant. Ecrire, c'est ralentir le mouvement et c'est suspendre le jugement. Des deux tueurs qui hantent encore ses jours et ses nuits, il écrit simplement : c'était « *un génie qui sortait d'une lampe noire, et peu importe la main qui l'avait frottée* ».

Dans l'épopée tragicomique de son corps en déroute, il y a rapidement place pour une sorte de sagesse anthropologique guidée par une imagination empathique, une bienveillance énigmatique. Clopin-clopant, le patient suivi (ou précédé) de sa « *potence* » parle aux aides-soignantes, aux brancardiers, aux infirmières, à sa chirurgienne, déesse reconstructrice, s'intéresse au tempo infernal d'un service d'urgence, à la grandeur et la pauvreté de l'institution hospitalière, curieux de tout, en observation participante pour ainsi dire. Il ne cesse

de s'oublier pour s'intéresser à ce monde qui lui était étranger ; les objets aussi sont décrits dans leur infinie singularité, comme si ce voyage en haute solitude permettait de pratiquer enfin le pur amour des choses et des gens, fondé sur une égale dignité de tous, sur la poignante fragilité de leurs destinées.

Les historiens feront leur miel, plus tard, de ce récit, s'ils en ont envie. Ils l'installeront auprès des grands guetteurs du siècle, écrivains, intellectuels, qui ont vu arriver l'apocalypse. Les plus talentueux d'entre eux gardent pourtant, comme Lançon, assez de lucidité

et de fantaisie pour restituer leur et notre histoire traumatisée, tragique, comme une expérience, une chose bonne à vivre et à penser dans tous ses aléas, dans ses heurs et ses malheurs, les yeux grands ouverts et le regard aiguisé par la conscience de notre vulnérabilité profonde. ♦

EMMANUELLE LOYER

Professeure d'histoire contemporaine
à Science Po Paris.

Féministe en islam Asma Lamrabet

En raison de ses positions sur l'égalité entre hommes et femmes dans l'héritage, la théologienne marocaine a dû démissionner du centre d'études féminines qu'elle dirigeait depuis 2011

CHARLOTTE BOZONNET

Asma Lamrabet l'avoue : elle a été un peu dépassée. Face aux innombrables sollicitations médiatiques, aux débats houleux dans la presse et aux accusations fielleuses de certains, cette femme discrète et élégante a préféré s'adresser à son public par un communiqué. Dans un texte en dix points, la médecin et théologienne marocaine, interna-

tionalement reconnue pour son travail de réinterprétation du Coran, confirmait avoir été contrainte à la démission en raison de ses propos sur l'égalité entre femmes et hommes dans l'héritage, rappelait son attachement aux valeurs du royaume et de l'islam, et assurait qu'elle poursuivrait son œuvre.

C'était le 26 mars, et la tempête était arrivée sans crier gare. Quelques mois avant ce communiqué, la directrice du Centre des études féminines en islam au sein de la Rabita mohammadia des oulémas, association créée en 2006 par le roi afin de diffuser les valeurs et les préceptes de l'islam « dans le respect des principes du juste milieu et de la modération », participe à un débat sur l'héritage, à l'occasion de la sortie d'un ouvrage collectif sur le sujet. Comme toujours, elle défend le principe de l'égalité. Les propos de la théologienne provoquent un tollé dans l'aile radicale de la Rabita. Les pressions sont assez fortes pour la contraindre à la démission, qu'elle annonce le 19 mars.

Deux semaines plus tard, l'incompréhension de la principale concernée reste palpable. « Il n'y avait rien de nouveau dans mes propos, je le dis

depuis des années. Je n'ai pas compris le pourquoi d'une telle réaction », explique-t-elle, sans cacher une certaine inquiétude : « Ce qui m'est arrivé sonne comme une régression. C'est un signal que l'on donne à la société : le patriarcat religieux a de beaux jours devant lui. »

Cette démission met fin à une belle expérience de sept années. Asma Lamrabet a 49 ans lorsqu'on lui propose de prendre la tête du Centre des études féminines en islam. Cette nomination est à l'époque un signal : la médecin biologiste, née à Rabat, a déjà publié une série d'ouvrages, elle est connue pour ses positions progressistes, et a dirigé de 2008 à 2010 le Groupe international d'étude et de réflexion sur les femmes et l'islam (Gierfi), basé à Barcelone. La Rabita, de son côté, est une instance royale chargée de produire un discours sur la religion. Pendant sept ans, elle va s'attacher à y déconstruire « l'interprétation patriarcale et misogyne du Coran » qui continue à faire des ravages dans la société marocaine.

Asma Lamrabet se penche sur toutes les « questions qui fâchent », titre qu'elle donne à

son ouvrage paru en 2017 (*Islam et femmes: les questions qui fâchent*, En toutes lettres), en se fondant sur les textes religieux et en les réinterprétant à l'aune de la modernité. Le principe d'autorité de l'homme sur la femme, ou *quiwama*? « C'est une responsabilité matérielle liée à une époque où les femmes ne travaillaient pas. » Le mariage des mineures? « Une tradition qui n'a rien à voir avec le religieux. » L'inégalité dans l'héritage? « Le seul verset qui pose question sur ce sujet est celui de la fratrie, mais qu'il faut remettre dans le contexte de l'époque: le frère touche le double de sa sœur, car elle est à sa charge financière. » Aujourd'hui, rappelle-t-elle, quelque 20 % des foyers marocains ont pour chef de famille une femme: « L'égalité dans l'héritage est un peu le dernier tabou car elle touche au pouvoir économique des hommes. »

Régulièrement sur le devant de la scène au Maroc (mais aussi en Tunisie), la question de l'héritage soulève des débats houleux, voire haineux. « Dès que l'on touche à la place des femmes dans l'islam, cela provoque un tollé, comme si elles étaient le dernier bastion de l'identité musulmane, regrette M^{me} Lamrabet. Il n'y a pas de véritable débat, c'est ce qui crée cette fracture sociale préoccupante au sein de la société marocaine. » Le Centre des études féminines en islam se faisait justement fort d'organiser des colloques et des réunions ouverts à tous.

« UNE QUÊTE DE SENS »

Cette passion de la théologie n'était pas forcément une vocation pour la médecin native de Rabat. « C'est d'abord venu d'une quête de sens très personnelle, reconnaît-elle. Je suis musulmane et je me demandais pourquoi il était plus difficile de vivre en islam pour une femme que pour un homme. » Asma Lamrabet a alors une trentaine d'années. Elle vient de terminer ses études de médecine, s'inscrit dans une démarche scientifique et rationnelle. C'est donc naturellement qu'elle se tourne vers les textes, la source.

A la même époque, son mariage avec un diplomate la conduit en Amérique latine, où

elle découvre la théologie de la libération, ce mouvement qui prône l'engagement de l'Église catholique auprès des plus pauvres. « Ça a été un déclic, reconnaît-elle aujourd'hui, de voir que certains avaient, à partir du christianisme, réussi à construire une véritable liberté spirituelle. »

Elle restera onze ans en Amérique latine, où elle continuera de pratiquer la médecine comme bénévole, avant de rentrer au Maroc en 2004. Mère d'un garçon, elle écrit ses premiers ouvrages au début des années 2000 – son premier livre, *Musulmane tout simplement* (Tawhid), paraît en France en 2002 –, qui connaissent un vrai succès. « Je voulais proposer une troisième voie, entre conservatisme et rejet de la religion, explique-t-elle. Mes proches ont d'abord été un peu surpris, puis ils m'ont dit que c'était intéressant. Je crois que cela a fonctionné car la majorité silencieuse des musulmans au Maroc est dans ce cas-là: ils sont nés, ont grandi dans cette lecture traditionaliste du Coran, et n'ont jamais eu d'alternative. Il ne s'agit pas de convertir qui que ce soit, mais de montrer que la foi n'est pas un frein à l'émancipation ni à la liberté. »

Asma Lamrabet pointe du doigt les théologiens traditionalistes, « qui ont un pouvoir très important auprès de la population et refusent tout ce qui pourrait déranger leurs pouvoirs religieux et politiques »; ces notables « qui véhiculent un islam de peur et de résistance, plus que de spiritualité et d'épanouissement ». Au milieu d'eux, sans diplôme en sciences islamiques, elle était « une intruse ». « Pour eux, j'étais plus dangereuse que les féministes laïques, car je pars de l'intérieur du discours religieux », raconte-t-elle.

Son succès en fait une invitée régulière de conférences internationales sur le féminisme et l'islam, notamment en Europe. Elle se dit toutefois déçue par la France, qui a, selon elle, raté l'occasion de construire un cursus académique de qualité sur l'islam: « Il y a en France une certaine vision de la laïcité qui provoque une crispation. On se focalise sur les questions identitaires, ce qui empêche les débats de fond.

Les musulmans engagés sur ces questions se sont d'ailleurs tournés vers le militantisme et non vers le travail académique. »

Elle a été invitée du Monde Festival à Paris en septembre 2017, mais elle décline toutefois régulièrement des invitations dans l'Hexagone. « Je n'ai pas envie qu'on réduise dix-huit ans de travail à mon voile », explique-t-elle, avant de poursuivre: « Je comprends les questions que l'islam pose en France, mais il y a actuellement une absence de communication qui est terrible. Les femmes musulmanes sont freinées car rejetées par un certain système français qui les repousse vers leur identité. Elles sont comme prises en étau. Dans le même temps, et il faudrait savoir le reconnaître, un vrai travail d'autocritique doit se faire au sein de cette même communauté musulmane. » Asma Lamrabet estime toutefois qu'« une nouvelle génération y voit un peu plus clair », tentant d'allier islam et combat pour l'émancipation des femmes en sortant des préjugés. « En réalité, il est question de droit et de justice, pas de religion », note la théologienne.

Au-delà de la France, il y a dans le monde un intérêt, une demande de réflexion sur la réforme de l'islam, même si ce travail académique reste minoritaire et élitiste, reconnaît-elle. « Ces cinq dernières années, des colloques, des formations ont eu lieu alors qu'il y a dix ou quinze ans, on n'en entendait pas parler. » Elle-même va poursuivre son travail. Elle a reçu plusieurs propositions d'universités européennes pour venir enseigner, mais elle a surtout envie de continuer à écrire, sur l'éthique en religion notamment. Asma Lamrabet garde une forme de tristesse après ce départ forcé de la Rabita des oulémas, alors elle se le répète: « Dans l'histoire des religions, les réformistes n'ont jamais été sous la coupe d'une institution, ils sont restés des penseurs libres. » ♦